

MORTS DE HONTE (ou Quand le ridicule tue)

NOTE DE L'ÉDITEUR :

Le texte que vous allez lire est issu du journal de Marcel Guy, retrouvé en partie calciné dans un hangar désaffecté de l'Ile de Ré (le journal, pas Marcel Guy, dont nous ne sommes pas parvenus malgré tous nos efforts à retrouver la trace¹).

PROLOGUE (par Patrick Malbillard)

Il est d'usage de prétendre que le ridicule ne tue pas, or, nous prétendons ici — prêts à le jurer sur la Bible s'il le faut — qu'il a tué à plusieurs reprises pendant un mois dans une petite ville au nord de la Loire, nommons la *** par respect pour ses habitants déjà fort éprouvés par ces événements et aspirant légitimement à l'anonymat et à la tranquillité même méritée. Ainsi le village de *** entra dans la légende des villages hantés, maudits, sauf qu'il est le seul pour lequel on n'a pas pu prouver la supercherie. L'homme qui va nous raconter cette histoire, notre narrateur pour ainsi dire, n'est pas ce qu'on peut appeler un héros, loin de là, pour autant il semble qu'il n'ait pas non plus l'étoffe d'un anti-héros, ce serait lui faire là trop d'honneur et il n'en mérite pas tant : il se situerait plutôt à mi-chemin entre l'anti-héros et l'homme moyen. Seul rescapé de ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler « l'hécatombe de juin 2008 », son destin force néanmoins le respect, fut-il teinté de ricanements sous cape et autres clins d'œil appuyés. Qu'un hommage lui soit ici rendu pour nous permettre à nous, simples lecteurs égarés dans la jungle de la vie ordinaire et morose, de vivre — fut-ce par procuration et quelques mois plus tard — ces terrifiants événements. Place à Marcel Guy, puisque tel est son nom.

¹ Marcel Guy ou ses descendants sont priés de prendre contact avec l'éditeur afin de percevoir les droits qui leur reviennent sur cette œuvre.

30 juin 2008

Moi, c'est Marcel Guy, et je regarde le journal télévisé, tout en sachant bien que la vérité, que je suis un des rares (sinon le seul) à connaître, n'éclatera jamais au grand jour. Le gendarme Jean-Didier Capoue — cinquante-cinq ans, martiniquais, fraîchement divorcé de la présentatrice de la météo de la chaîne régionale — termine sa brève conférence de presse par ces mots : « Ces agissements sont le fait d'une poignée de dangereux terroristes qui s'immolent par le feu pour semer le trouble et la désolation ». Sur le plateau de Laurent Delahousse, Nadine Morano s'insurge : « Vos chiffres sont faux, vous mentez ». La mèche blonde du journaliste en frémit mais il n'ose contre-attaquer et ne dit rien de peur qu'elle ne s'enflamme — c'est vrai qu'elle est déjà toute rouge, mais c'est peut-être parce qu'elle a des vues sur le présentateur le plus sexy du P.A.F. « C'est un phénomène isolé, une faille magnétique, un réchauffement excessif de la planète concentré en un point particulier, sur quelques kilomètres carrés », voilà ce qu'elle dit la ministre. Moi, on me la fait pas, de toute façon, j'ai jamais cru ce qu'on disait à la télé, même dans « Le Juste Prix », les prix étaient bidons, alors qu'on nous demande pas de les croire quand il s'agit de Tchernobyl ou de la guerre en Irak. Je vais vous expliquer comment tout a commencé. J'ai tout noté dans mon journal.

2 juin 2008

Ce soir, j'étais au bistrot pour voir le match O.M. / P.S.G. et à la mi-temps le vieux Norbert qui revenait des chiottes s'est aperçu qu'il avait pas fermé sa braguette et le pire c'est que ce con avait rien dessous — il disait toujours que ça le grattait les calbutes quand on le taquinait avec ça — mais ce petit teigneux de Gérard l'a vu avant qu'il ait le temps de dire ouf. Ce con de Gérard a fait une remarque très très dégueulasse à ce pauvre Norbert, faut dire que le Norbert on pouvait rien lui dire depuis quelque temps, certains disaient que c'était l'amputation de trois pattes de son caniche Vanille qui l'avait fragilisé, mais moi j'ai toujours pensé qu'y avait autre chose — et entre nous, j'en démordrai pas. Bon, je reprends : sur ce, Norbert est devenu tout rouge, d'abord le feu lui a monté aux joues puis ça c'est propagé à vitesse grand V au nez et aux oreilles, tout son visage a viré à l'écarlate. Mais pour être honnête, c'est quand on a vu ses mains qui prenaient réellement feu qu'on a compris d'où venait l'odeur de brûlé. On n'a rien pu faire : en moins de deux minutes, y avait plus de Norbert, on a juste retrouvé son pacemaker dans le tas de cendres.

— Faut appeler une ambulance, a dit Gérard, qui en menait pas large.

— Pour quoi faire ? Tu vois bien que c'est trop tard, a dit le patron du bar.

— Les pompiers alors.

— Trop tard aussi pour les pompiers.

— Ben alors, les flics.

— Ca va pas : ils vont nous accuser de l'avoir kidnappé ou de l'avoir tué et balancé quelque part.

— On n'a qu'à appeler les gendarmes et leur raconter la vérité, on a rien fait de mal après tout.

— Ils nous croiront jamais.

Finalement on n'a rien fait, sauf la serveuse qui a passé un coup de chiffon sur le comptoir et un coup de serpillière sur le sol en lino. Faut dire que le patron du bar était bien emmerdé quand la femme du Norbert, la vieille Yvonne, a appelé deux heures plus tard pour dire que la soupe aux poireaux était prête : il a prétendu qu'il l'avait pas vu de la journée, mais ça s'entendait dans sa voix qu'il mentait. Avec tout ça, on s'est pas éternisé chez Gérard et franchement je dois pas être le seul qui a eu du mal à suivre l'intrigue du feuilleton de France 3 ce soir-là.

6 juin 2008

Depuis ce fameux soir, avec les gars qui étaient là quand Norbert s'est enflammé, on ne traîne plus ensemble : c'est à peine si on se fait un signe de la tête quand on se croise au bistrot ou dans la rue. Je fais tout pour oublier, je me suis dit que j'ai dû rêver, mal comprendre la situation, après tout j'avais bu deux packs de bière et fumé trois joints alors je remettais moi-même ma parole en doute. Et puis, hier, ça a été l'escalade.

Hier, à l'école maternelle François Fion, sur le coup des 10h35, le petit Jules, trois ans, élève de petite section, s'écroule dans le bac à sable sous les quolibets de ses camarades. Que s'est-il passé ? Selon les instituteurs présents au moment du drame : l'enfant se serait mis à flamber comme une omelette norvégienne dans un restaurant trois étoiles un soir de réveillon, quand il s'est rendu compte qu'il avait chié dans son petit froc. J'espérais que ça allait s'arrêter là, mais non, c'est pour ça qu'il faut que je témoigne pour qu'un jour le monde entier sache ce qui s'est vraiment passé.

8 juin, 00h14

Faut que j'écrive ce qui vient de se passer, sinon je pourrais pas dormir de la nuit. Vers 23h, alors que je rentrais du cinéma, j'ai reconnu mon ancienne instit — Madame Poulailier, Ernestine de son petit nom — qui sortait d'un sex-shop, dès qu'elle m'a vu, elle s'est mise à flamber comme un feu de la Saint-Jean, j'ai ramassé une poignée de ses cendres en souvenir des poèmes tchécoslovaques qu'elle nous obligeait à apprendre par cœur.

9 juin, 17h23

Le massacre continue, je sais pas quoi faire, je peux que raconter ce que j'ai vu. A midi, j'ai décidé de claquer mon R.M.I. au fast food (marre des conserves de cassoulet premier prix) et qui je croise au Mac Do ? Laurent, mon ancien ennemi de collègue qui se croyait supérieur à tout le monde et qui voulait être neurochirurgien. Il a viré au rouge quand il m'a reconnu au drive-in : quand je lui ai dit « Alors Lolo, on a abandonné la neurochir pour devenir roi du hamburger ? », il s'est littéralement embrasé, sans pouvoir prononcer un mot, ça a pris moins d'une minute, j'ai chronométré, j'étais quand même embêté parce que c'est moi qui avait déclenché ça, mais vu que c'était le gros connard qui m'avait cassé mes lunettes en sixième, je dois dire que j'ai pas eu trop de remords.

10 juin, 13 h45

Ca y est, on commence à en parler dans la presse locale, avec des titres chocs dans le style : « les habitants de *** traumatisés après la mort par autocombustion de centaines de personnes ». De mon côté, R.A.S., je n'ai pas été témoin de nouveaux cas aujourd'hui.

12 juin, 21h06

Maintenant, c'est la télé nationale qui s'intéresse à nous : la dernière fois qu'on a vu un caméraman de France 2 traîner dans le coin, c'était il y a quatre ans à cause d'une histoire de serial killer, je suis bien placé pour en parler parce que j'étais un des principaux suspects, sans me vanter à un moment j'étais même le suspect numéro 1². On a eu droit à un sujet au vingt heures de Pujadas : le maire, Monsieur Couperose, en tenue du dimanche et sortant de chez le coiffeur, plaيدا non coupable.

² N d E : malgré d'importantes recherches, nous n'avons rien trouvé dans les archives de la police sur cette affaire, ce qui laisse penser que Marcel Guy a une nette tendance à l'affabulation, pourtant cela ne serait remettre en cause l'authenticité de son témoignage concernant l'hécatombe de 2008.

— Il ne faut pas faire d'amalgame, après tout c'est comme les bagnoles qui brûlent dans les banlieues, sauf que là c'est les gars qui s'enflamment, faut relativiser, on a recensé que trois cas suspects, pour les autres, l'enquête s'oriente vers la mort naturelle.

— Mais Monsieur le maire, on parle de deux cent trente-quatre cas de combustion spontanée : qu'en est-il exactement ?

— Je ne peux pas vous dire, je tiens pas les comptes, mais tout ce que je sais c'est que mon beau-frère qui dirige les pompes funèbres « Mieux qu'au Père Lachaise » a du recruter treize employés en C.D.D. pour faire face à la demande. D'ailleurs si vous avez besoin de ses services — on sait jamais — il fait une remise de 25 % à partir de la deuxième incinération.

Bien sûr, les mauvaises langues ne tardèrent pas à accuser les victimes d'avoir mis en scène leur propre suicide pour faire bénéficier leurs familles d'assurance vie conséquente, et à bien y réfléchir, c'est vrai qu'on a vu certaines veuves mener grand train — manteau en fourrure, livraison de matériel hi-fi haut de gamme, bijoux en pierres véritables et en or — et des enfants partir dans des pensions chics en Suisse ou rouler dans des scooters neufs.

Vous vous demandez peut-être quelle est ma version des faits, après tout, j'étais là quand le premier cas s'est déclaré — quoique, rien n'est moins sûr, comment savoir si le phénomène ne s'était pas déjà produit ailleurs dans le village ? Je suis pas un grand savant mais pour moi c'est neurologique. Oui : neu-ro-lo-gi-que, c'est à dire que ça vient de la tête, un genre de surchauffe au niveau des synapses, un truc dans ce goût-là, vous voyez ce que je veux dire, non ? Attention, me faites pas dire ce que j'ai pas dit : s'agit pas de faire croire que toutes les victimes étaient des lumières parce que c'était pas le cas, loin de là. Les gens qui sont morts autobrûlés ont voulu penser plus qu'ils n'en avaient les capacités : faut toujours connaître ses limites, c'est comme avec le punch. Je m'explique : le punch c'est bon, c'est sucré, y a des fruits alors on fait pas gaffe et quand on en est au quatrième on continue quand même, quitte à dégueuler partout après, ben la cogitation c'est pareil : c'est pas désagréable de temps en temps de réfléchir un coup — un peu comme péter sauf que ça sent moins mauvais — alors on se laisse aller, une pensée entraînant une autre et puis on dépasse ses limites et on crame jusqu'au trognon, encore mieux qu'au micro-ondes. C'est pour ça que moi, le travail intellectuel je l'ai toujours fui comme la guigne, encore pire que le travail manuel, c'est dire.

16 juin, 15h56

Tous les jours, on voit des nouveaux cas dans le journal : ça fait peur. Et si ça m'arrivait à moi ? Je sais que n'ayant pas de boulot, pas de femme, pas de gosses et pas

d'amis, je manquerai pas à grand monde, mais quand même, je trouvais ça plutôt sympa, moi, la vie, en général — bon surtout avant le 16 parce qu'après je dois chercher des mégots par terre et taxer ma sœur et mon beauf pour m'acheter des nouilles.

La peur des politiques c'est que l'épidémie se propage à la France entière, tant que c'était que des péquenauds de la cambrousse qui partaient en fumée, ils en avaient rien à foutre, mais si ça touche les parigots, alors là, c'est plus la même chanson. A Paris, il y a un début de psychose dans les milieux du show-biz : c'est vrai qu'il y a eu de nombreux cas de combustions spontanées depuis hier, le 15. Au lieu de raconter moi-même, je colle un extrait du journal :

« Le 15 juin, vers 10h45, lors d'un casting pour une comédie musicale de Kamel Ouali intitulée « Sim, une vie de star », cinquante-six personnes se sont auto-embrasées sur les cent vingt-trois qui faisaient le pied de grue dans un vieux hangar glacial en attendant qu'on les appelle par leurs numéros. Puis vers 11h 35, quand les vingt-deux personnes retenues étaient en train d'essayer leurs costumes, le feu frappa encore et seuls trois anciens de la Star'ac en réchappèrent. Kamel Ouali se retrouve dans l'obligation d'annuler ce spectacle jugé pourtant des plus prometteurs par son producteur, Ernesto Cigarillo. »

Le milieu du cinéma n'est pas épargné, loin de là : on constate une véritable épidémie parmi les acteurs ayant un peu de dignité et d'amour propre — heureusement il en reste encore suffisamment pour qu'aucun tournage ne soit perturber, des acteurs acceptant au pied levé de remplacer d'autres acteurs récemment décédés dans l'exercice de leur fonction.

1^{er} juillet, 11h43

Enfin, ce mois de malheur est terminé, pourvu que tout s'arrête maintenant, hier j'ai frôlé la catastrophe. Hier, le 30 juin, voilà ce qui s'est passé. Comme tous les gens adultes n'ayant pas d'enfants mon entourage me prend en pitié et croit que ça me fait plaisir de supporter leurs gosses à eux. Ah, les cons ! Si je voulais être avec des gosses j'en aurais fait moi-même : les gosses des autres ils sont toujours moches, je sais pas pourquoi mais c'est comme ça. Bon, enfin, là n'est pas la question, je reprends mon histoire : le 30 juin, c'était le spectacle de fin d'année à l'école primaire et ma sœur tenait absolument à ce que je vienne voir sa fille, ma nièce donc si vous avez suivi, dans le rôle d'un poney unijambiste neurasthénique. C'est pas que j'apprécie spécialement ma nièce ou ma sœur mais comme je leur devais trois mille euros à elle et son mari — je leur dois toujours d'ailleurs —, ma présence à ce spectacle c'était une sorte d'acompte que je leur faisais. Pas besoin de vous

préciser non plus que je suis pas ce qu'on appelle un amateur de théâtre et que les poneys c'est pas vraiment ma came, surtout quand ils sont neurasthéniques et unijambistes. On était là une heure en avance — une manie de ma sœur d'être toujours en avance. Les parents émus filmaient leurs rejetons avec leurs caméscopes ou leurs téléphones portables. Aux chiottes c'était la cohue : tous les gosses avaient mal au ventre à cause du stress et peut-être aussi de toutes les saloperies qu'ils avaient bouffé au goûter (la boulangerie chicos qui avait « généreusement offert le goûter » s'était en réalité débarrassée des invendus des huit derniers jours). Certains gamins chialaient comme des madeleines, ayant un sursaut de lucidité juste avant d'entrer dans l'arène et refusant de monter sur scène — en réalité, c'était une estrade en polystyrène. Si Jean Réno avait eu ce genre de prise de conscience dans son jeune âge, cela nous aurait épargné son regard de bœuf mort dans de nombreux films français. La pièce jouée par les enfants était une pièce de Pinter librement adaptée par Madame Soulard, l'institutrice des CM2, les décors avaient été réalisés avec amour mais sans talent par la cantinière borgne qui avait voulu bien faire. Idem pour les costumes réalisés par la mère de l'instit, depuis le mouroir-caserne qu'on appelait pudiquement « maison de retraite », durant les neuf mois précédents à raison de huit heures par jour et qui se sont révélés presque tous immettables. La moitié des deux cents gosses était censé être déguisé en écureuils et l'autre moitié en poneys, mais on avait beaucoup de mal à les distinguer de nos places, ce qui a suscité de nombreuses disputes entre les parents :

— Finalement elle est en écureuil ? Je croyais qu'elle était en poney ?

— Mais non, tu vois bien que c'est un poney superbement neurasthénique et d'abord elle a trois pattes, donc c'est forcément le poney.

— Ca veut rien dire : l'écureuil a quatre pattes, quand il mange des noisettes il tient sur deux pattes, mais de loin on peut confondre une patte et une queue, et dans ce cas, ce serait bien un écureuil.

— Si tu sais plus différencier un poney d'un écureuil, c'est que t'es vraiment au bout du rouleau.

Dès que le spectacle a commencé, j'ai eu un mauvais pressentiment, j'ai senti une chaleur bizarre m'envahir d'abord au niveau des pieds, puis c'est remonté. Heureusement que je ne me séparais jamais de mon mini extincteur et j'ai pu m'éteindre à temps, j'ai perdu deux doigts de pieds mais comme dit mon docteur « franchement, à quoi ça sert les doigts de pieds ? » et il a raison, j'ai cherché pendant des années la solution à cette énigme et j'ai toujours pas trouvé. Pour les autres, j'étais bien désolé mais j'ai rien pu faire, mon extincteur

est fait pour une personne, et puis de toute façon les gens avaient qu'à être prévoyants. Autour de moi, c'était le chaos, le feu se propageait très vite — le sentiment du ridicule serait-il contagieux ? Encore une autre énigme non résolue. Des chignons en feu, des chemises en flanelles, et même des shorts et des casquettes, plus étonnant un basset — sûrement trop sensible — s'est lui aussi enflammé face au piteux spectacle qui lui était infligé.

Plus de cinq cents personnes sont parties en fumée hier dans la cour de l'école : difficile de savoir si les survivants n'aimaient pas leurs enfants ou n'avaient aucun amour propre. Les deux peut-être. En tout cas ma sœur et son mari s'en sont sortis indemnes — c'est con, s'ils étaient morts ça aurait annulé ma dette — avec juste des brûlures superficielles causées par les gens assis sur les fauteuils d'à côté qui eux sont partis en fumée.

2 juillet 2008

Finalement, c'est ceux qui n'ont pas peur du ridicule qui ont survécu : à Paris, les people survivants se sont regroupés dans les locaux de « Voilà ». Il y a Emma Daumas, Luc Besson, Bernard Werber, Nicolas Sarkozy et sa femme, Arthur, Finkelkraut et quelques autres : ils tiennent un blog sur Internet pour rassurer leurs fans en leur prouvant qu'ils sont vivants. Je me demande si c'est les gens les plus talentueux qui ont le plus peur du ridicule ou l'inverse. En tout cas, moi je suis vivant et c'est l'essentiel. Je crois que je vais faire un tour à l'Ile de Ré, je devrais être à l'abri chez les Jospin.

EPILOGUE (par Patrick Malbillard)

Alors, que dire ?

Les mots me manquent.

Alors silence.